

« Smile », le disque maudit des Beach Boys

Retardé, puis abandonné en 1967, l'album inachevé du groupe ressort en pièces détachées

Musique

Des chanteurs dans une piscine vide ; une section de cordes coiffée de casques de pompiers ; Paul McCartney enregistré en train de croquer des légumes : l'histoire de *Smile*, l'album perdu des Beach Boys, a longtemps été une somme d'histoires qui, toutes, racontaient la folie de son créateur, le jeune Brian Wilson. La musique, elle, faisait l'objet d'un culte dévot mais souterrain, entretenu par des disques pirates et une communauté de fanatiques comprenant quelques-unes des têtes chercheuses du rock : XTC, Pere Ubu, Elvis Costello, plus récemment Fleet Foxes ou Animal Collective. Près de quarante-cinq ans après sa sortie prévue, la parution, non de l'album achevé, mais d'un luxueux coffret présentant cinq heures d'enregistrement (une version en 2 CD est aussi commercialisée), va probablement permettre à *Smile* de gagner de nouveaux adeptes.

En 1966, les Beach Boys, c'est Brian Wilson, Dennis et Carl Wilson (ses frères), Mike Love, Al Jardine et Bruce Johnston ont beau se produire sous ce nom dans le monde entier, il compose seul tous leurs disques, reclus à Los Angeles. Quand les membres du groupe reviennent de tournée, ils n'ont plus qu'à poser leurs voix sur les morceaux que lui a enregistrés avec les meilleurs musiciens de studio californiens. La méthode ne marche pas trop mal : moins de cinq ans après *Surfin'*, leur première chanson, les Beach Boys jouissent à la fois du respect de la critique et d'un immense succès commercial. Leur album *Pet Sounds*, sorti en mai 1966, impressionne les Beatles par sa beauté et sa cohérence ; le single *Good Vibrations*, cinq mois plus tard, se vend à 1 million d'exemplaires aux États-Unis.

La prochaine étape doit être *Smile*, que Brian Wilson veut une « symphonie adolescente à Dieu », en toute simplicité. Les chansons en ont été composées dans le bac à sable où il a installé son piano, avec Van Dyke Parks, un jeune multi-instrumentiste qui fait office de parolier. Délaissant les thèmes habituels



Brian Wilson (au centre), lors d'une séance d'enregistrement de l'album « Smile », en 1966. DR

des Beach Boys (le surf, les voitures, les filles), ses textes fourmillent de personnages, de jeux de mots et d'images baroques. On y croise cow-boys et Indiens, ouvriers chinois et fermiers du Midwest, une basse-cour et quelques légumes.

A partir de l'été 1966, les séances de studio pour *Smile* se succèdent avec régularité. Systématisant la méthode utilisée pour *Good Vibrations*, collage sonore d'une complexité inouïe (six semaines d'enregistrements pour 3 minutes 40 de musique), Brian Wilson travaille par fragments, dans cinq studios différents de Los Angeles. Pour le seul morceau *Heroes & Villains* sont enregistrés des dizaines de thèmes, joués avec d'innombrables variations et parfois réutilisés pour d'autres chansons de l'album. Dans ces conditions, plus de couplets ni de refrain à proprement parler, mais plutôt un système d'échos : les différentes sections, une fois montées, doivent former des paysages sonores toujours changeants.

Brian Wilson semble à l'époque poursuivre par une obsession : saturer le disque de musique, sans jamais se répéter. Et pour cela tout

lui sert d'instrument : grognements, bruits de marteaux et de perceuses, violons dissonants... Il y a là quelque chose du jeu, et quelque chose de religieux. Si *Pet Sounds* est le disque de la détresse amoureuse et de la nostalgie, *Smile* semble celui de l'enfance retrouvée. Qu'on écoute pour s'en convaincre les Beach Boys psalmodier comme une révélation ce vers de Wordsworth : « The child is father of the man ».

En 2004, à 62 ans, Brian Wilson s'en était ressaisi, lui donnant une suite cohérente

Mais l'ambition du compositeur n'est pas sans inquiéter son entourage, d'autant qu'elle s'accompagne de crises paranoïaques liées à sa consommation de LSD et d'amphétamines : après avoir enregistré l'instrumental *Fire* fin novembre, il se persuade que la chanson a déclenché un grand incendie. L'accumulation des bandes pose un problème plus sérieux : que garder parmi les heures d'expérimentations et, surtout, dans quel ordre monter les chansons ? Brian Wilson se perd dans le labyrinthe qu'il a lui-même construit.

Des publicités diffusées à la radio annoncent *Smile* pour janvier 1967, mais rien ne vient. A la télévision, Leonard Bernstein présente avec admiration une démo de la chanson *Surf's Up*, qui doit être l'un des sommets du disque. Pendant ce temps, les enregistre-

ments piétinent à cause du procès qu'intente le groupe à sa maison de disques, Capitol, pour une histoire de royalties. Étroitement lié au projet *Smile* mais lassé par les critiques de certains Beach Boys, le parolier Van Dyke Parks choisit bientôt de se consacrer à son premier album solo. De plus en plus isolé et passablement défoncé, Brian Wilson voit sa paranoïa s'aggraver : il se croit espionné par les Beatles et Phil Spector, ses rivaux.

En mai 1967, *Smile* est officiellement abandonné. Tenu de livrer un disque à Capitol, le groupe bâcle alors en deux semaines *Smiley Smile*. Comme son titre l'indique, il s'agit presque de *Smile* : on y entend des bribes de *Heroes & Villains*, ainsi que des versions délibérément sabotées d'autres chansons, ralenties et minimalistes. Le tout, émaillé de rires hystériques et de dialogues de studio, ressemble à un suicide artistique. Quand le disque paraît en septembre, son charme étrange ne l'empêche pas de paraître bien anodin au regard de *Pet Sounds*, ou même de *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, le rouleau-compresseur psychédélique des Beatles, sorti trois mois plus tôt.

A 25 ans, la carrière de Brian Wilson se poursuit ainsi déclinée : il passera la plus grande partie des années suivantes dans son lit. Quant aux Beach Boys, incapables de faire oublier leur image de gentils garçons en chemises, ils sont ringardisés par les nouveaux groupes californiens. Leurs disques ne brillent plus que par intermittence, notamment quand le groupe exhume des bouts de *Smile* pour compléter ses albums.

D'autres enregistrements, dévoilés au cours des années 1980 lors de conventions de fans, donneront à *Smile* les proportions d'un mythe – avec sa gloire et son exagération, souvent délirante. Les premiers disques pirates commencent à circuler, bientôt favorisés par l'essor d'Internet.

Et en 2004 survient ce que plus personne n'espérait : à 62 ans, Brian Wilson se ressaisit de *Smile*, en concert puis sur disque, et lui donne pour la première fois la forme d'une suite cohérente. Sa version de l'album, pensée pour le CD, n'a pour autant rien de définitif. La parution de ce coffret non plus : il présente plutôt un disque en pièces détachées, dont on ne peut que rêver la totalité. Un chef-d'œuvre pour l'ère numérique en somme : avec un ordinateur et un logiciel de montage audio, n'importe quel amateur peut aujourd'hui créer sa version de l'album. ■

FRANÇOIS BURKARD
ET SYLVAIN SICLIER

Morceaux très très choisis

POUR LA SORTIE de ces extraits du mythique album perdu des Beach Boys, le label Capitol a fait les choses en grand. Au format d'un disque 33-tours, un épais coffret renferme 5 CD, un double album vinyle 33-tours, deux 45-tours, un livret cartonné comprenant photographies, textes et informations détaillées, ainsi qu'un poster.

Le premier CD est une hypothétique reconstruction de l'album, guère différente des meilleures versions amateurs circulant sur Internet, à ceci près que le mixage est en mono. Il est vrai que, en 1966, Brian Wilson mixe ainsi ses chansons : il est lui-même sourd d'une oreille, et la stéréo minoritaire dans l'équipement des foyers. Mais les chansons de *Smile*, dont l'enregistrement tirait parti de toutes les possibilités du multipiste, perdent en mono beaucoup de leur relief.

À ce premier CD, les producteurs en ont ajouté 4 qui témoignent de la complexité du travail en studio. Ossature rythmique, phrases répétées au piano, variations d'un ton ou même d'un

demi-ton des harmonies vocales (plusieurs pistes permettent d'entendre la féérique osmose des Beach Boys), percussions mélodiques, ajout de bruits... les dizaines d'heures d'enregistrements sont ici condensées.

Les répétitions vocales d'*Our Prayer*, comme le collage des différents fragments de *Good Vibrations* (un CD entier est consacré à cette composition), sont passionnantes. De même que le disque consacré aux innombrables sections de *Heroes & Villains*, ainsi que les trop rares documents sur *Surf's Up*.

C'est dans les archives de Capitol qu'on a été retrouvés ces enregistrements, complétés, de l'aveu discret des producteurs, par des sources détachées sur le marché parallèle. Il est donc douteux que le label puisse continuer à exploiter le filon *Smile*. ■

S. S.

Smile, des Beach Boys.
1 coffret Capitol/EMI : vendu aussi en 1 double CD (album et extraits) et 1 double 33-tours (album).

Sélection CD

Laurent Korcia
Concerto pour violon op.35 d'Erich Wolfgang Korngold.
Concerto pour violon op.35 de Piotr Ilitch Tchaïkovski

Laurent Korcia (violon), Orchestre philharmonique royal de Liège, Jean-Jacques Kantorow (direction). Laurent Korcia est sans doute le plus stimulant de nos violonistes mauvais garçon et aussi le plus musicien. Look cuir, visage sombre, il se plie à l'ascèse solitaire des



sonates pour violon d'Ysaye pour mieux frayer avec le crossover médiatique des bandes-son de cinéma, s'adonne aux joies collectives du jazz ou du débridé tzigane sans renoncer au combat singulier avec les grands concertos du répertoire. Deux d'entre eux – en ré majeur opus 35 – sont l'objet de ce dernier album. Si Tchaïkovski (le tube des tubes), pléthoriquement servi par la discographie, se tient sans démentir dans la ligne des indétronables (Heifetz, Milstein), le Korngold de Korcia est en revanche une révélation. Tour à tour flamboyant, imaginatif, serein ou mystérieux, le fameux Stradivarius « Zahn » de 1719 se révèle un conteur extraordinaire. A la baguette, le violoniste Jean-Jacques Kantorow prouve qu'il est aussi un chef. ■ MARIE-AUDE ROUX
1 CD Naïve.

David Linx
Rock My Boat

Le chanteur David Linx, né à Bruxelles en 1965, qui a fait merveille dans ses interprétations de chansons



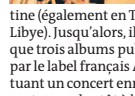
de Claude Nougaro, est apte à aborder le répertoire le plus classiquement jazz comme ses aspects les plus expérimentaux. Et avec *Rock My Boat*, le voici tota-

lement convaincant. Fantastique, frais, joyeux, mais aussi d'une subtile émotion par endroits. Avec lui, l'organiste Rhoda Scott et le batteur André Ceccarelli (qui veut entendre un orgue swing, des gouttes de diamant jouées à la cymbale et l'art du scat dans sa manière la plus fluide de doit écouter *Foolkiller*). Une base talentueuse que rejoignent, pour certaines compositions, un trio de cuivres et anches arrangé par Laurent Cuny (*Rock My Boat* et *Just Give Me Time* donnent envie qu'un prochain disque soit conçu entièrement comme cela), Paolo Fresu, Julien Lourau, Christophe Wallemme, Lenine... Parfait. ■ SYLVAIN SICLIER
1 CD Naïve.

Cheikh Raymond

Anthologie (enregistrements originaux 1937-1961)

Né d'un père juif et d'une mère chrétienne en 1912 à Constantine, en Algérie, le chanteur et joueur de oud (luth oriental) Cheikh Raymond a été tué par balle le 22 juin 1961 (un assassinat revendiqué par le FLN). Il était l'un des grands maîtres de la raffiné et savante musique arabo-andalouse, genre imprégné de mélancolie, chanté en arabe, élaboré depuis le IX^e siècle et désigné sous le terme malouf à Constantine (également en Tunisie et en Libye). Jusque-là, il n'existait que trois albums publiés en 1994 par le label français Al Sur, restant un concert enregistré quarante ans plus tôt à l'Université populaire de Constantine. Cette anthologie vient donc combler un malencontreux « oubli » de l'industrie phonographique pour ce musicien majeur, qui avait enregistré plus de trente 33-tours et avant cela pas mal de 78-tours. Un précieux témoignage conçu sous la direction de Bertrand Dicale qui a aussi publié aux éditions First un ouvrage consacré au musicien (Cheikh Raymond, une histoire algérienne). ■ PATRICK LABESSE
1 coffret de 3 CD/Universal Music.



CENSURÉ

Ce que les hommes lui font la nuit, elle l'a oublié au réveil.

Emily Browning

Sleeping Beauty

un film de Julia Leigh

16 novembre

Bande annonce sur www.arpselection.com

2001-2011 : SOUDAIN, DÉJÀ

EXPOSITION DU 21 OCTOBRE 2011 AU 8 JANVIER 2012

MATTHIEU KLEYBERE, IRONNENC, FARAH ATASSI, BERTILLE BAK, NEIL BELOUFA, SIMON BOUVIN, JEAN-BAPTISTE AINU CALISTRIU, ISABELLE CORNARO, BAPTISTE DIERMBOURG, CYRIL DIETRICH, SOPHIE DUBOSC, CLAIRE FOUQUET, NOA GINGER, AURÉLIE GODARD, LAURENT GRASSO, CLARISSE HAHN, JONATHAN LOPPIN, ESTEFANIA PENAFIEL LOAIZA, ÉMILIE PITOSET, JULIEN PRÉVIEUX, CHLOÉ QUENIN, CLÉMENT ROZIELSKI, ÉLODIE SEGUN, CLAIRE TENU, THU VAN TRAN, JUSTINE TRÉLET, ADAM VACKAR, NATALIA VILLANUEVA, VIRGINIE YASSEF, RAPHAËL ZARKA

COMMISSAIRE : GUILLAUME DESANGES

GALERIES D'EXPOSITION DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, 13 QUAI MALAKAIS PARIS 6^e
DU MARDI AU DIMANCHE DE 13H À 19H
www.beauxartsparis.fr

avec le soutien exceptionnel de la galerie kamel mennour

Le Monde, Courrier, meteo, etc.